

YURI VERHEYDEN

Le Beau ne suffit pas

ROMAN



Yuri Verheyden

Le Beau ne suffit pas

© Yuri Verheyden, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-2028-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À tous ceux qui ont mis une vie à grandir.

PREMIÈRE PARTIE
La première fois

CHAPITRE 1

La première fois que je t'ai vue

La première fois que je l'ai vue, j'avais un petit coup dans le nez. Pas assez pour l'inventer. Juste assez pour ne pas comprendre immédiatement que ma vie venait de basculer.

C'était au début de l'été, dans l'après-midi, lors d'un rassemblement de notre école avant le départ en vacances. Le soleil était encore haut. Nous avions nos examens derrière nous, quelques semaines de liberté devant nous et cette certitude propre aux étudiants que le monde pouvait attendre pendant que nous terminions une bouteille de rosé.

La guinguette était notre refuge habituel. Un endroit pittoresque installé sur une île toute proche de la ville, mais suffisamment isolée pour nous donner l'impression d'avoir traversé un continent. On y accédait grâce à un bac à corde qu'il fallait tirer à la force des bras. L'établissement pouvait ainsi prétendre que chacun avait mérité son premier verre. Après l'effort, le rosé. Le modèle économique était cohérent.

Sur l'île, il y avait la guinguette, des jeux, un terrain de boules, des tables en bois et du bétail qui passait là tout l'été. Les vaches, moins sensibles que nous à la charcuterie et aux chansons de fin de soirée, nous regardaient vivre avec une indifférence admirable. Des familles venaient pique-niquer, faire le tour de l'île à pied ou à vélo. L'herbe était d'un vert presque excessif et les fleurs sorties au printemps donnaient au paysage un air de décor soigneusement entretenu pour nos souvenirs. À la fin du mois de septembre, tout disparaissait. L'île était inondée pour l'hiver, la guinguette fermait et les vaches rentraient à l'étable. Chacun savait manifestement où était sa place. À l'époque, ce n'était pas encore mon cas.

Je l'ai remarquée presque immédiatement.

Elle n'était pas particulièrement apprêtée. Un joli short blanc en jean, un haut simple, rien qui puisse expliquer à lui seul l'effet qu'elle produisait. Son corps avait la finesse d'une danseuse sans en avoir la fragilité : des bras minces et dessinés, une poitrine menue parfaitement accordée à sa silhouette, de longues jambes qui semblaient douces avant même qu'on les touche. Mais ce n'était pas seulement son corps. Elle riait franchement avec les gens qui l'entouraient. Elle dégageait une joie de vivre naturelle et, en même temps, une forme de charisme

tendre. Quelque chose de lumineux, sans la moindre volonté de l'être.

Je ne savais pas encore que l'on pouvait être impressionné par quelqu'un qui ne cherchait précisément pas à impressionner.

À un moment, son regard s'est posé sur moi. Du moins, je l'ai cru. Il est possible qu'elle ait simplement observé quelque chose derrière mon épaule. Cette hypothèse ne m'est venue que bien plus tard. Sur le moment, je n'arrivais plus à regarder ailleurs. Je me sentais presque ridicule de ne pas pouvoir détacher mes yeux de la plus belle femme que j'avais jamais vue.

Les minutes passaient et je me rapprochais du cercle dans lequel elle se trouvait. J'en connaissais une bonne partie, ce qui me fournissait un alibi acceptable. Je disais bonjour à l'un, serrais la main d'un autre, lançais une plaisanterie sans grand intérêt, tout en réduisant méthodiquement la distance qui nous séparait. Rien n'aurait pu m'empêcher de venir vers elle. Pas même moi. J'avais pourtant de l'expérience dans ce domaine.

Nos regards devenaient plus insistants. Le reste de l'après-midi s'effaçait autour de nous. J'ignore si elle ressentait la même chose. J'en étais convaincu, ce qui n'est pas tout à fait pareil, mais suffit souvent à donner du courage aux hommes qui n'en ont pas.

Le moment est arrivé après quelques dizaines de minutes d'une approche que j'espérais subtile. Elle ne l'était probablement pas. Quelqu'un a fini par nous présenter.

Nous nous sommes regardés dans les yeux. Je ne sais pas si cela a duré une seconde ou dix minutes. Je serais incapable de replacer précisément cet instant dans le brouhaha de la fête, mais je me souviens de son sourire, de la petite mimique qu'elle faisait avec sa bouche et de ce léger plissement sur son front qui la rendait plus belle encore. Nous nous sommes fait la bise de la manière la plus conventionnelle possible. Deux inconnus bien élevés au milieu d'un rassemblement étudiant. Rien à signaler.

— Bonjour, moi, c'est Pierre. Promo 1998.

C'est tout ce que j'ai réussi à dire. Mon prénom, ma promotion et, si elle avait tendu l'oreille, le bruit d'un homme qui venait de perdre l'essentiel de son vocabulaire.

— Hello, moi c'est Jeanne. Promo 1999.

Elle n'a pas été beaucoup plus brillante. Cela m'a rassuré. Un nouveau regard, un nouveau sourire. Le temps s'est arrêté avec une ponctualité remarquable.

Nous avons commencé par les questions habituelles : où nous vivions, avec qui, quelle spécialité nous avions choisie, d'où nous venions. Des sujets

parfaitement ordinaires auxquels nous accordions une attention déraisonnable simplement parce que c'était l'autre qui répondait.

— Tu viens du Sud ? m'a-t-elle demandé.

— Qu'est-ce qui m'a trahi ?

— Le mot "rosé". Tu as réussi à lui ajouter deux syllabes.

— Et toi, tu es parisienne.

— Ça s'entend tant que ça ?

— Non. Ça se décide.

Elle a ri. J'ai immédiatement envisagé d'en faire une activité régulière.

Nous avons parlé de nos colocations. J'ai décrit la mienne comme une expérience scientifique destinée à mesurer combien de temps plusieurs étudiants pouvaient survivre avec une cuisine propre. Les premiers résultats n'étaient pas encourageants. Elle m'a parlé de Paris avec cette manière qu'ont certains Parisiens d'évoquer leur ville comme un membre de leur famille : on peut la critiquer, mais seulement si l'on en fait partie.

— Tu viens souvent ici ?

— Assez pour savoir que le dernier bac n'attend personne.

— Tu aimes vraiment l'endroit où tu viens seulement pour le rosé ?

— Je ne vois pas pourquoi il faudrait choisir.

C'était notre premier accord. Il n'engageait pas encore grand-chose, mais je l'ai retenu.

Nous avons siroté notre premier verre de rosé ensemble. Nous ne savions pas encore que nous honorerions cette tradition à de nombreuses reprises au cours des années suivantes. Moi, je savais seulement que je voulais prolonger le moment. J'aurais été incapable d'expliquer pourquoi. Je la connaissais depuis quelques minutes et, pourtant, l'idée absurde que je pourrais passer le reste de mon existence avec elle ne me paraissait pas plus extravagante que celle de commander un deuxième verre.

Pour la première fois, je me suis dit que les coups de foudre n'arrivaient peut-être pas qu'aux autres.

Nous avons aussi parlé de la guinguette. Pas seulement de la fête, des jeux ou du rosé, mais de l'île elle-même, de son calme, de sa beauté un peu secrète et du sentiment d'être ailleurs alors que la ville restait toute proche. Je ne suis pas certain que nos camarades se soient déjà posé autant de questions sur l'endroit où ils venaient principalement boire et jouer aux boules. Cette sensibilité commune au beau fut peut-être notre première vraie conversation.

Les heures avançaient. Son copain de l'époque venait parfois interrompre nos

échanges. Ils se connaissaient depuis quelques jours, ce qui, dans le droit sentimental que je venais d'inventer, réduisait considérablement la gravité de l'obstacle. Des amis nous rejoignaient pour trinquer, repartaient, revenaient. Nous discussions seuls ou à plusieurs sans jamais vraiment cesser d'être ensemble.

À la tombée de la nuit, la guinguette fermait et le dernier bac devait nous ramener vers le continent. J'aurais voulu la revoir immédiatement, ou mieux encore ne pas avoir à la quitter. Elle semblait dans les mêmes dispositions, mais la timidité a parfois des principes que le désir ne parvient pas à négocier.

— Tu fais quoi après ?

— Je continue la soirée chez un ami. Et toi ?

— J'ai aussi quelque chose de prévu.

Nous venions d'échanger deux informations d'une imprécision remarquable. Nous sommes repartis dans deux voitures différentes, avec des amis différents, après nous être dit au revoir comme si l'après-midi n'avait pas changé le cours de quoi que ce soit.

J'avais oublié de lui demander son numéro de téléphone.

Elle aussi, semble-t-il. Cette réciprocité aurait dû me consoler. Elle m'a surtout plongé dans la panique. Nous étions en 2000 : perdre quelqu'un signifiait encore réellement risquer de ne jamais le retrouver. Aucun réseau social ne proposait de réparer nos défaillances sentimentales en suggérant le profil de la femme aperçue trois heures plus tôt.

Elle m'avait dit qu'elle poursuivait la soirée chez un ami dont j'ai depuis oublié le nom. J'avais moi-même un autre projet, ailleurs. Il est rapidement devenu secondaire. Je n'avais plus qu'une idée : la retrouver. J'étais prêt à écumer tous les bars de la ville et toutes les colocations que je connaissais. J'ai même envisagé le journal local. À l'époque, le ridicule exigeait davantage d'organisation.

J'ai appelé, questionné, suivi des indications contradictoires et traversé la ville désormais parfaitement sobre. Après plusieurs heures, je l'ai retrouvée.

Elle avait changé de haut. Elle portait un débardeur noir, comme elle en porterait souvent par la suite. Même immobile, elle avait la grâce d'une danseuse étoile. Cette fois, nous nous sommes souri immédiatement. Il n'y avait plus besoin d'approche, d'alibi ni de présentation. Nous nous sommes rejoints comme si nous avions seulement été séparés quelques minutes.

— Tu m'as retrouvée.

— Le hasard.

— Il a l’air essoufflé, le hasard.

— Il a beaucoup marché.

Je n’ai presque aucun souvenir du reste de la soirée. Nous avons probablement dansé. Nous avons certainement bu encore un peu. Surtout, nous avons parlé, parlé et parlé. J’étais heureux avec une simplicité que je ne me connaissais pas. Je souriais sans vérifier l’effet produit. J’existais pour elle sans avoir besoin d’occuper toute la pièce.

J’avais pris l’habitude de me fabriquer un personnage pour plaire aux gens que je côtoyais. Un garçon drôle, excessif, sûr de lui, capable d’adapter son visage à la circonstance et son opinion à l’auditoire. Cette nuit-là, je n’ai même pas eu le temps de l’endosser. À force de la chercher, je l’avais probablement laissé de l’autre côté du bac.

Elle avait affaire à moi. Le vrai. Sans filtre, sans numéro, sans faciès de circonstance. Et, chose plus extraordinaire encore, cela semblait lui convenir.

Avant de nous séparer, nous avons enfin échangé nos coordonnées. Cette fois, je n’avais pas l’intention de laisser le hasard faire tout le travail. Quelques minutes plus tard, mon téléphone a vibré.

“Contente de t’avoir rencontré.”

C’était elle. Quatre mots, parfaitement simples, affichés sur un petit écran sans couleur. Jouissif. Je ne vois pas d’autre terme suffisamment précis.

Je ne me souviens plus de ma réponse. Elle devait être immédiate, légèrement trop longue et d’une maîtrise émotionnelle assez relative. Les hommes bouleversés par l’amour produisent rarement de la grande littérature sur un clavier à douze touches.

Les mots avaient pourtant leur importance : elle avait écrit la première. Son prénom apparaissait désormais sur l’écran de mon téléphone. Nous savions que nous allions nous revoir, parce que nous n’avions déjà plus très envie de nous quitter.

La première fois que je l’ai vue, ma vie a basculé. Elle mettrait vingt-six ans à trouver son équilibre.